

Note de l'auteur

Quand j'étais enfant, je pensais que personne ne voudrait croire ce que j'avais à dire. Alors quand mon livre s'est directement classé en première position des ventes et que tout le monde est venu me dire à quel point j'étais courageuse de raconter mon histoire, j'eus du mal à y croire. J'alternais les moments de jubilation et les moments de peur quand je me demandais ce qui allait se passer maintenant que je ne pouvais plus revenir en arrière.

J'ai d'abord voulu écrire ce livre en repensant à l'aide que m'avait apporté *Le moins que rien* de Dave Pelzer. Je me dis que si ne serait-ce qu'un enfant maltraité lisait mon histoire et en tirait suffisamment de courage pour parler de ce qu'il subissait et mettre fin à la tyrannie dans laquelle il vivait, alors ce serait déjà une victoire.

À chaque fois que mon éditeur m'appelait pour m'annoncer qu'il faisait imprimer de nouveaux exemplaires pour répondre à la demande, j'imaginai combien de personnes liraient mon livre et verraient peut-être qu'ils pouvaient eux aussi dénoncer leurs oppresseurs et reprendre le contrôle de leur vie.

La phase d'écriture en elle-même fut difficile, car elle remua des souvenirs et des émotions que j'essayais d'oublier. Mais après avoir dénoncé au monde entier toutes les choses qu'on m'avait ordonné de garder secrètes, je sens qu'un poids énorme a été soulevé de mes épaules.

Si j'ai tenté de toutes mes forces d'effacer tous ces souvenirs de ma mémoire depuis des années, ils ne sont jamais partis. J'avais beau essayer de me distraire avec des tâches ménagères, une bouteille de vin ou un paquet de cigarettes, la douleur ne disparaissait que pour quelques heures. Quand je me suis résolue à affronter mes souvenirs et à raconter toute mon histoire, c'était comme si je laissais enfin entrer la lumière dans une pièce plongée dans le noir depuis des siècles et un vent frais venir nettoyer l'air empoisonné.

J'étais assez inquiète quant à la réaction qu'auraient mes filles par rapport à ce livre. Elles sont toutes les deux très jeunes et, même si elles savent qu'il m'est arrivé quelque chose durant mon enfance, elles ne connaissent aucun détail. Je leur ai expliqué que je racontais dans le livre des événements qui pourraient les choquer et que je préférerais qu'elles attendent d'être plus grandes pour le lire. Jusqu'à présent elles ont su résister à la tentation – du moins à ma connaissance. L'enthousiasme qui les anime quand elles entendent leur mère parler à la radio et quand elles voient le livre dans les rayons du supermarché ou dans les librairies semble largement compenser les inquiétudes qu'elles auraient pu avoir.

Le plus difficile pour elles est de ne pas pouvoir en parler avec leurs amis. Ce fut particulièrement dur quand le livre était classé dans les meilleures ventes et qu'elles mouraient d'envie de partager l'effervescence que nous vivions à la maison. Mais elles sont bien conscientes du

danger que cela représenterait de révéler ma véritable identité ou si ma famille venait à découvrir où nous vivons. Elles ont vu ce qui m'est arrivé la dernière fois que mes frères m'ont retrouvée, et elles ne veulent pas prendre le risque que cela se reproduise. Elles me disent souvent qu'elles sont fières de moi. J'espère simplement qu'elles savent à quel point moi, je suis fière d'elles.

Mon mari a également dû s'adapter au fait de ne plus être le seul à travailler. Il a fallu qu'il s'habitue à être plus souvent à la maison pour s'occuper des filles pendant que je me rendais à des rendez-vous avec mon éditeur ou à des interviews, mais il en a aussi retiré de gros avantages. La satisfaction que j'ai ressentie devant le succès remporté par le livre m'a rendu beaucoup plus facile à vivre (bien que je reste encore très pénible par moments !), et nous avons pu rembourser certaines dettes qui commençaient à s'accumuler et améliorer notre vie sur le plan matériel. Je pense qu'aucun de nous ne croyait vraiment que le livre remporterait un tel succès, et je suis surprise de voir que nous nous sommes rapidement habitués à être numéro un des ventes au point d'être déçus quand le livre est descendu à la deuxième ou troisième place !

En ce moment, beaucoup d'histoires d'enfants maltraités sont classées parmi les meilleures ventes et de nombreux articles publiés dans la presse émettaient des hypothèses sur les raisons de la popularité d'un sujet aussi difficile. Je ne pense pas que les gens veuillent simplement lire des récits de maltraitance, mais ils veulent comprendre comment certains enfants ayant enduré ces épreuves survivent et finissent par en triompher. Ils veulent être choqués au début du livre, pleurer au milieu et jubiler à la fin.

Selon moi, les lecteurs de *J'étais sa petite prisonnière* se divisent en deux catégories. D'abord, il y a ceux qui

viennent de foyers aimants et équilibrés, qui n'arrivent pas à comprendre comment on peut s'en prendre à un enfant et qui veulent découvrir un monde qu'ils peuvent à peine imaginer. Et puis il y a ceux qui ont subi une expérience similaire et trouvent un certain réconfort en constatant qu'ils ne sont pas seuls. Ils apprennent qu'il est non seulement possible de vivre une vie normale et heureuse, mais aussi de transformer tout ce malheur en quelque chose de positif.

Je redoute qu'il y ait plus de personnes dans la seconde catégorie qu'on ne veuille bien l'admettre, et tant que ce sujet restera secret et tabou, nous ne connaissons jamais l'ampleur du problème. Cependant, grâce à la popularité de livres comme le mien, nous commençons au moins à ouvrir les yeux et à voir la réalité de ces horribles situations.

Si nous ne comprenons pas ce qui se passe dans des familles comme la mienne, on ne peut pas espérer arranger les choses.

Prologue

La plupart du temps, quand les gens parlent du mal, ils pensent à des tueurs en séries, comme le personnage d'Hannibal Lecter ou à des dictateurs comme Adolf Hitler. Mais pour beaucoup d'entre nous, la rencontre avec le mal est bien plus banale. Il y a les tyrans des bacs à sable et les professeurs sadiques qui transforment la vie de leur victime en cauchemar, le personnel soignant cruel des maisons de retraite ou les voleurs violents qui agressent des personnes âgées ou des infirmes. Nos rencontres avec ces incarnations du mal sont souvent passagères, mais n'en sont pas moins terrifiantes.

Ce que vous vous apprêtez à lire, toutefois, est l'histoire vraie d'une petite fille de quatre ans tombée entre les griffes d'un homme pour qui le mal était une activité quotidienne impitoyable. Elle resta sous son joug pendant dix-sept ans avant de parvenir à lui échapper et à retourner la situation. C'est une histoire de terreur et de maltraitance presque inimaginable. Mais c'est aussi l'histoire de l'incroyable courage dont elle a fait preuve et qui a finalement conduit à l'arrestation, au procès et à l'emprisonnement de son bourreau.

La plupart d'entre nous n'entendent généralement pas parler d'enfants tels que Jane avant d'apprendre leur mort dans un journal. Nous nous demandons alors comment de telles choses peuvent se passer sous notre nez et sous le nez des services sociaux qui sont censés leur venir en aide. Nous essayons d'imaginer ce qui a pu arriver, mais c'est impossible car ces enfants vivent dans un monde inconcevable pour quiconque n'en a jamais fait partie. C'est l'histoire d'une survivante et nous devrions tous écouter ce qu'elle a à nous dire.

L'histoire de Jane Elliott est parfois insupportable, mais elle doit être racontée, car les personnes qui commettent ce genre de crimes comptent sur le silence de leurs victimes.

Si l'on commence à parler ouvertement de ce qui se passe dans l'intimité de certains foyers, alors les monstres comme celui qui a torturé Jane auront plus de mal à continuer. Les tyrans ne peuvent agir que lorsque leurs victimes ont trop peur, trop honte ou sont trop embarrassées pour parler. En racontant son histoire, Jane rend la tâche un peu plus difficile aux monstres à venir.

Les noms des personnes ont tous été changés afin de protéger l'identité de Jane et de ceux qui l'ont aidée dans son combat pour la justice.

Introduction

Je fus reconduite dans la salle d'audience par une dame assez âgée qui était officier de liaison du service d'aide aux victimes. Jusqu'à présent, on avait pris soin de ne pas me faire entrer et sortir par les mêmes portes que Sale Con ou, en tout cas, on s'était assuré que je ne le croise pas, ce qui me permit de rester confiante. En restant cachée derrière mes cheveux, je ne l'avais toujours pas vu et avais essayé de ne pas non plus me rappeler son visage trop clairement.

Quand je franchis la porte de la salle d'audience, tête baissée, je vis une paire de chaussures pointant dans ma direction et qui m'empêchaient de passer. Je levai les yeux et les posai directement sur un visage qui me tétanisa de peur. Ses yeux pâles de serpent et les cheveux roux n'avaient pas changé, mais il me parut un peu plus trapu que dans mon souvenir.

— Faites-moi sortir d'ici ! sifflai-je entre mes dents serrées.

Je sentais ses yeux qui perçaient les miens et ses pensées pénétrer à nouveau dans ma tête.

— Faites-moi sortir d'ici !

— Mais calmez-vous, enfin, me dit la dame visiblement irritée par mon agitation. Venez par là.

Elle me conduisit dans une pièce adjacente à la salle d'audience, dont la porte était vitrée. Il nous suivit mais n'entra pas, il resta derrière la vitre à me regarder sans expression.

— Appelez la police ! criai-je. Appelez la police !

— Ne soyez pas ridicule, voyons. Qui vous inquiète comme ça ? Lui ?

Elle désigna la silhouette immobile aux yeux morts et fixes qui se tenait toujours derrière la porte.

— Allez chercher quelqu'un ! criai-je.

Voyant qu'elle ne pourrait pas me calmer, elle se dirigea vers la porte.

— Ne me laissez pas ! hurlai-je, envisageant soudain de rester seule avec lui.

La femme paniquait à présent, consciente qu'elle ne savait pas comment calmer la situation.

À cet instant, Marie et un autre officier de police arrivèrent. Elles me trouvèrent dans un coin de la pièce, cachant mon visage contre le mur comme un enfant qui aurait été puni et elles vinrent m'aider, furieuses contre les personnes qui m'avaient mise dans cette position et m'emmenèrent loin de lui.

— Il va me tuer, dis-je à Marie alors qu'elle m'entourait de son bras. Je suis morte.

— Non, Jane, me dit-elle d'une voix douce. Il ne peut plus rien faire maintenant. Vous vous débrouillez bien. C'est bientôt fini.

1

Les plus lointains souvenirs de mon enfance n'apparaissent pas souvent dans l'ordre et ne viennent pas toujours au moment où on les appelle, ils préfèrent rester obstinément enfermés dans des compartiments secrets dans les tiroirs de mon esprit. Il m'arrive parfois de me représenter une scène de quand j'avais trois ou quatre ans, mais je ne me souviens pas pourquoi je me trouvais là ou ce qui s'était passé ensuite.

De temps en temps, les souvenirs perdus me reviennent quand je ne m'y attends pas et, le plus souvent, j'aurais préféré qu'ils restent égarés. J'ai le terrible sentiment qu'il y a encore certains compartiments dont mon subconscient a définitivement perdu la clé, de peur que je ne puisse pas faire face, mais qui un jour finiront par se déverrouiller comme d'autres avant eux. C'est comme s'ils attendaient que je sois assez forte pour accepter ce qu'ils révéleront. Je n'ai pas vraiment hâte de voir ce qu'ils contiennent.

Je ne parviens pas non plus toujours à établir l'ordre dans lequel les événements sont arrivés. Je peux me souvenir de la taille que je faisais au moment de tel ou

tel épisode, mais je serais incapable de dire si j'avais quatre ou six ans. Je peux me rappeler de quelque chose qui se passait régulièrement, mais je ne pourrais pas dire si cette situation dura un an ou trois ans, si cela arrivait toutes les semaines ou tous les mois.

J'imagine que ce n'est pas très important, mais cette confusion m'empêche d'avoir une idée précise et fiable des premières années de ma vie, puisque les seules personnes qui pourraient se souvenir clairement de cette période trouveraient probablement une bonne raison de ne pas dire la vérité, ou au moins l'adapteraient pour rendre leur rôle plus acceptable.

Je me souviens avoir été placée avec mon petit frère Jimmy. Je ne devais pas avoir plus de trois ans quand notre mère perdit notre garde et Jimmy avait dix-huit mois de moins que moi, donc c'était encore un bébé. J'aimais Jimmy plus que tout au monde.

Mon père m'a raconté que quand il venait nous voir et nous emmenait déjeuner ou en promenade, je me comportais comme une petite maman avec Jimmy, en le nourrissant ou en étant toujours après lui. Je ne me rappelle pas des sorties, mais je me souviens très bien à quel point j'adorais Jimmy.

Au foyer pour enfants je me souviens des comprimés de vitamines marron qu'on nous distribuait tous les matins dans des petites coupelles violettes, et aussi qu'on m'obligeait à manger des choux de Bruxelles dont je détestais chaque bouchée humide alors qu'ils refroidissaient et devenaient de plus en plus immangeables dans mon assiette.

Une des employés avait l'habitude de m'emmener à l'écart, après la distribution des verres de lait du soir, elle mettait son doigt sur ses lèvres comme si nous avions un

secret à cacher au reste du monde. Puis elle me faisait asseoir et brossait mes longs cheveux noirs – si noirs, qu'on me demandait sans cesse si j'étais indienne ou pakistanaise – elle passait un temps infini à les boucler. Elle me faisait me sentir belle l'espace d'un instant. Une fois son travail terminé, elle me tendait un miroir pour que je puisse admirer son œuvre. Pour moi, c'était un miroir magique.

Les quelques informations que j'ai pu rassembler sur les premières années de ma vie et sur les raisons pour lesquelles j'ai été placée dans un foyer, m'ont involontairement été transmises par ma mère, qui a toujours adoré parler de moi comme si je n'étais pas là.

Le plus souvent, je me tenais dans un coin de la pièce, attendant patiemment qu'on me dise ce que je devais faire, pendant qu'elle dissertait avec tel ou tel voisin.

De temps à autre, elle se rappelait que j'étais là et me répétait : « Ne lui dis jamais que je t'ai parlé de ça. » Mon beau-père n'aimait que l'on parle du passé.

Quand j'ai eu environ vingt-cinq ans, j'ai retrouvé mon père et il m'a parlé un peu de cette époque, mais je n'aime pas le bombarder de questions.

Apparemment, papa buvait pas mal, et ma mère ne lui simplifiait pas la tâche en allant fricoter avec d'autres hommes et en lui menant la vie dure d'une façon générale. Il nous avait déjà abandonnés avant qu'on ne soit placés et maman avait commencé à fréquenter Richard, ou « Sale Con », comme je l'appelle. Peut-être vivait-il déjà avec nous, bien qu'il aurait été très jeune à cette époque (pas plus de seize ou dix-sept ans). Il n'a que quatorze ans de plus que moi.